

L'hystérique et le ravage

Claude-Noële PICKMANN

(publié dans *Actualité de l'hystérie*, sous la direction d'André Michels, ed. Érès, mars 2001)

L'hystérique, la femme et la psychanalyse

L'hystérique, c'est bien connu, fut l'inspiratrice de Freud à l'aube de sa découverte de l'inconscient. Qu'elle ait pu, en retour, faire du psychanalyste, l'adresse privilégiée de sa question tient aussi à la place qu'a occupé d'emblée le féminin dans le savoir analytique.

En effet, la question « qu'est-ce qu'une femme ? » est celle qui préoccupe, par excellence, l'hystérique, qu'elle la pose au père au point de le traquer jusque dans sa jouissance, ou qu'elle s'identifie à l'homme, dans son désir d'une femme, pour chercher une réponse à cette énigme insoluble.

Or, cette question, que l'hystérique supporte emblématiquement, est aussi celle qui se trouve au cœur de l'élaboration du savoir analytique. En effet, avec la thèse phallique de l'inconscient telle que Freud la repère dans les dits de ses patients et notamment de ses patientes hystériques, le sexe féminin est, comme tel, rejeté du savoir. S'il y a bien deux sexes anatomiques, l'inconscient ne reprend pas à son compte cette réalité biologique. Il la « néglige »¹ peut affirmer Freud, et ne reconnaît que le phallus comme symbole sexuel. Cependant, si la différence des sexes ne s'écrit pas dans l'inconscient, à la place s'inscrit un défaut de jouissance que Freud a désigné du terme de castration, dont les effets sont différents pour le garçon et pour la fille.

Voilà bien le scandale, dont on ne s'est pas privé de faire violemment reproche à Freud et de prétendre qu'il n'avait pas compris la problématique féminine. Son erreur consisterait à avoir voulu, coûte que coûte pour la féminité, l'expliquer à partir d'un outil conceptuel qui ne peut lui convenir. Car comment définir les

¹ *Actualité de l'hystérie*, n° 1, p. 11.

spécificités du sexe féminin lorsqu'on se sert comme il l'a fait, de la théorie du primat du phallus et de la logique de la castration qu'elle implique ?

La constante des critiques faites à Freud dans les années 30, fut, à la suite de Jones et de l'école anglaise, d'opposer à son phallocentrisme jugé inadéquat lorsqu'il s'agit des femmes, le naturel d'une féminité primaire que les filles hériteraient directement de la mère, ce qui orienterait originellement et leur désir et leur jouissance. Or, cela revient à ramener le sexe à des données biologiques et complémentaires² contre ce que l'expérience clinique nous enseigne, à savoir que les hommes et les femmes étant des être de langage, leur rapport au sexe en est subverti et est tributaire d'un sujet de l'inconscient.

A l'opposé, la leçon freudienne nous oblige à prendre acte que le savoir inconscient ne dit pas tout, et notamment qu'il ne dit rien du sexe féminin : celui-ci en est, comme tel, forclos. C'est sur ce rejet que se fonde l'inconscient.

Que l'inconscient soit irréductiblement phallogcentrique, voilà bien ce qui fait obstacle au rapport homme/femme. C'est à cette absence de complémentarité entre les sexes que se rapporte le défaut de jouissance inhérent à la sexualité humaine. On peut résumer ainsi cette découverte majeure de la psychanalyse : au fondement du monde auquel nous avons affaire, hommes et femmes, le monde ordonné par les semblants phalliques, il n'y a pas deux sexes, il n'y a pas une mixité originelle³, il y a le non-rapport. Tel est le réel de la sexualité auquel homme et femme ont à s'affronter dans la rencontre avec l'autre sexe.

S(A) : la lettre d'amour de Lacan⁴

² Rappelons ici que Freud avait écrit à Jones, à propos de Jung, en 1914 : « Celui qui promettra à l'humanité de le délivrer de l'embarrassante sujétion sexuelle, quelque sottise qu'il choisisse de dire, sera considéré comme un héros »

³ La thèse d'une mixité originelle a servi de support pour penser et mettre en œuvre une citoyenneté qui aurait la parité pour principe. Je renvoie le lecteur au livre d'Antoinette Fouque: *Il y a deux sexes*, Ed. Gallimard, Paris, 1995 ou à celui de Sylviane Agacinski : *Politique des sexes*, ed. Du Seuil, Paris 1998 . C'est pourquoi l'enjeu de ce débat a tourné autour de l'article de la constitution à modifier. En inscrivant la parité dans l'article 3 de la constitution (sur la souveraineté) plutôt que dans l'article 4 (qui concerne le rôle des partis politiques) on espère sans doute corriger une erreur d'écriture qui est celle qui fonde l'inconscient. Remarquons que c'est là le voeu même de l'hystérique : promouvoir l'idée d'un droit « juste », c'est à dire capable de rendre tous les sujets égaux devant la loi et de corriger ainsi les effets pervers d'un ordre paternel discriminatoire.

⁴ Lacan : *Le séminaire livre XX : Encore*, Paris, ed. Seuil, Paris, 1975, leçon VII. Au fil des pages de cette leçon, il apparaît que cette lettre qui est une écriture logique d'un lieu dans l'Autre non marqué par le signifiant, peut « éclairer » le mystère insondable du continent noir freudien. En effet, cette écriture démontre que si le sexe féminin, en tant qu'Autre sexe échappe au signifiant, il n'est cependant situable qu'à partir de lui, comme l'un de ces effets les plus radicaux. Dès lors, s'il y a, du fait de ce rapport direct au défaut de fondement de l'ordre

Si le trait susceptible d'identifier la femme comme telle n'existe pas dans l'inconscient, si l'on ne trouve nul part un trait distinctif féminin qui vaudrait pour toute femme, alors il faut renoncer à trouver une « essence » de la féminité. Lacan résumera cet axiome fondamental de la découverte freudienne en un aphorisme aussi célèbre que provoquant dans sa concision, « La femme n'existe pas »⁵, avec pour conséquence, que chaque femme aura à inventer sa propre solution pour suppléer ce défaut d'identité, sa propre façon d'être une femme.

Dès lors ce qu'une femme rencontre, lorsqu'elle est confrontée à la castration, n'est pas seulement l'insupportable inégalité qui règne entre les sexes - sur ce terrain, à toutes époques, bien des femmes ont montré qu'elles savaient tirer parti d'appartenir au sexe dit faible -, c'est d'abord « la profonde *Werwerfung* de la femme, son profond rejet en tant qu'être »⁶. Lacan écrira ce vide d'existence auquel les femmes ont affaire en tant que femme, sous la forme du mathème S(A), l'écriture de « la faille dans l'Autre »⁷, dit-il. Par là, il ajoute une dimension supplémentaire à l'Autre, celle de son inconsistance, montrant ainsi que « comme lieu il ne tient pas »⁸. A ce titre, S(A) est l'écriture lacanienne de ce que le symbolique n'est pas tout. Cela rend compte de ce qu'il y a du réel qui ne se réduit pas au signifiant et qui se produit en excès par rapport à tout processus de symbolisation. C'est pourquoi, ce réel, on ne peut pas l'écrire : il y a de l'Autre irréductible à l'Un de l'identifiable⁹, il y a de l'*hétéros* comme tel. D'où de possibles accointances de la jouissance de la femme, en tant qu'elle supporte l'Autre sexe, avec S(A). C'est la thèse de Lacan dans *Encore*: avec « ce S(A) je ne désigne rien d'autre que la jouissance de la femme »¹⁰ dit-il. Remarquons alors que cette jouissance, si elle est hétérogène à la jouissance

distinguer l'amour du même en tant que la parole d'amour vise le semblable dans l'Autre, et du même coup se retrouve hors-sexe, de la lettre d'amour, qui en visant l'*hétéros*, donne sa place à l'Autre comme tel.

⁵ Lacan : *Le séminaire livre XX* : *Encore*, Paris, ed. Seuil, Paris, 1975, p.54

⁶ Lacan : *Le séminaire*, livre V : Les formations de l'inconscient, ed. Seuil, Paris, 1998, p.350

⁷ Lacan : *Le séminaire livre XX* : *Encore*, Paris, ed. Seuil, Paris, 1975, p.31

⁸ *Ibid.*

⁹ « Comment situer la fonction de l'Autre ? comment, si, jusqu'à un certain point, c'est simplement des nœuds de l'Un que se supporte ce qui reste de tout langage quand il s'écrit, comment poser une différence ? Car il est clair que l'Autre ne s'additionne pas à l'Un. L'Autre seulement s'en différencie. S'il y a quelque chose par quoi il participe à l'Un, ce n'est pas de s'additionner. Car l'Autre..., c'est l'Un-en-moins. » Lacan : *Le Séminaire livre XX. Encore*. Paris. Le Seuil. 1975. p.116

phallique, si elle n'est pas son symétrique féminin, n'est cependant évocable que par rapport à elle, mais comme ouvrant à une autre dimension de la jouissance. C'est pourquoi Lacan la dit supplémentaire. Ainsi, la jouissance féminine échappe au signifiant phallique en tant qu'elle se produit dans une dimension Autre qui est son au-delà, ne permettant aucune complémentarité des partenaires dans la relation sexuelle.

Dès lors qu'un sujet aura rapport à S(A), il pourra aussi avoir accès à cette Autre jouissance non appendue au signifiant phallique. Il y aura accès à la condition de consentir à un mode de dédoublement qui le confronte au défaut de fondement de l'ordre symbolique. C'est ce mode de dédoublement que Lacan désigne du terme de *pas-tout*¹¹, avec pour conséquence que l'universalité de l'ordre phallique apparaît comme une prétention de toujours déjà minée.

Si le *pas-tout* est une position subjective qui n'est pas réservée aux femmes, le mode sur lequel elles rencontrent la castration de l'Autre fait qu'elles ont un rapport plus direct que les hommes à cette faille dans l'Autre. En effet, une femme, à chercher à s'identifier au signifiant « femme », au lieu de s'unifier, de trouver l'identité attendue, se dédouble entre et S(A), entre une part où elle peut être sujet de l'inconscient et une part où elle ne rencontrera qu'absence au lieu d'existence. Dès lors que le primat du phallus laisse la fille dans une position où elle fait l'expérience de l'inexistence de l'Autre, elle peut savoir que le phallus n'est qu'un semblant. Le propre de la position féminine se révèle ainsi dans un rapport divisé quant à la fonction phallique : à la fois, une femme n'est pas sans avoir rapport à la castration, et en même temps ce rapport est partiel, non généralisable ; il est comme tel, indécidable. C'est pourquoi on ne peut pas confondre la position féminine avec l'hystérie, cette dernière étant plutôt celle d'un sujet qui se constitue à ne pas jouer de cet indécidable et, par voie de conséquence, qui ne peut pas en jouir.

Cependant, à suivre Freud puis Lacan dans leurs élaborations, s'il n'existe pas une essence anti-phallique de la féminité, si l'exception féminine n'existe pas, si rien ni personne, du côté femme n'est à même de fonder l'existence d'un

¹⁰ *ibid.*, p.78 .

¹¹ C'est pourquoi, avec cette notion de pas-tout, Lacan, dans les années 70-72, réussit à « faire sortir du nouveau sur la sexualité féminine » et notamment « aborder, ce que Freud a expressément laissé de côté » dans

sexe qui ne soit pas phallique¹², comment une femme peut-elle jouir de cette part d'elle-même où elle est radicalement Autre pour elle-même ?

Pourquoi n'y a-t-il rien plutôt que quelque chose ?¹³

Si la loi phallique qui ordonne le monde échoue à faire une femme tout-sujet, si elle ne réussit qu'à confronter la fille à un point de la structure où se vérifie que la castration ne cesse pas de ne pas s'écrire, qu'advient-il de la part insubjectivable d'elle-même pourtant rencontrée ?

N'est-ce pas la question même que l'hystérique adresse au père lorsqu'elle fait la démonstration de l'impuissance de l'ordre phallique à répondre de l'existence possible d'un être féminin ? Elle dénonce ainsi la limite de l'ordre symbolique, et elle interroge la structure au point même de son défaut. C'est en cela que l'hystérique a une vocation presque naturelle à « se faire » symptôme du discours du maître, à incarner à chaque époque la vérité symptomatique du malaise social, changeant alors au gré de ce malaise les formes de son symptôme pour mieux le pointer.

Remarquons cependant que si l'insistance, souvent notable, de sa revendication phallique appuyée sur le *penisneid* démontre jusqu'au bout l'échec de toute tentative d'identification de l'être femme par le phallus, la frigidity à laquelle elle se cantonne aussi, parfois sans même s'en plaindre, manifeste qu'il y a, dans la sexualité féminine, une part de jouissance qui se refuse obstinément à se laisser enfermer par le signifiant phallique. Elle témoigne ainsi pour l'existence d'une jouissance Autre, hétérogène à la jouissance phallique, qui, en étant plus spécifiquement féminine, pourrait, alors, répondre d'un « être féminin ».

L'hystérique déplace ainsi son questionnement sur la féminité du problème de l'identification à la question de la jouissance, rappelant exemplairement que la question féminine ne peut se poser que là où la fonction phallique rencontrant

la sexualité féminine. Lacan, Le séminaire Livre XX *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p 54 et p.75. Je renvoie également le lecteur au Séminaire, livre XIX, ... *Ou pire*, (inédit), et *Le savoir du psychanalyste* (inédit).

¹² Comme on le vérifie partout, toute figure de femme mise imaginativement en place d'exception, de la mère à la star, en passant par la Vierge et la *drag queen*, retombe dans le tout phallique.

sa limite, un champ s'ouvre au-delà, infini, celui d'une jouissance Autre. Mais, son erreur consiste à vouloir démontrer que cette jouissance, parce qu'elle échappe au phallus, ne lui devrait rien. Elle cherche ainsi à témoigner toujours pour une essence magnifiée et intouchée de la féminité, refusant que le phallus, parce qu'il n'est qu'un semblant, puisse servir à la jouissance. Qu'on se souvienne de Dora, en extase, « recueillie et rêveuse »¹⁴ devant la blancheur immaculée de la Madone Sixtine de Dresdes, où encore le ravissement hypnotique de Lol V. Stein lorsque paraît la cause du désir sous les traits d'Anne-Marie Stretter dans laquelle elle reconnaît idéalement La femme¹⁵.

Corrélativement, l'hystérique a été et demeure tout aussi exemplaire de ce qu'une fille, dans l'Œdipe choisit le père et son désir comme partenaire privilégié pour poser sa question de femme. Que ce soit Dora ou la jeune homosexuelle, elles montrèrent à Freud, et cela, bien avant qu'il puisse en prendre réellement la mesure, qu'une fille, dans l'Œdipe apprend à se servir du père, de son regard désirant ou, à défaut, des signifiants de son désir, pour « tourner » en femme. C'est que, dans le rapport au père, une subjectivation du manque est possible qui fait qu'à défaut d'avoir le phallus, une fille pourra chercher à l'être...pour le désir masculin. Elle pourra ainsi, avec plus ou moins d'agrément, expérimenter et les effets d'être et les effets de ravage qu'une femme peut retirer de la mascarade phallique, à se faire l'objet cause du désir d'un homme.

Car du côté du rapport à la mère cette subjectivation du manque reste impossible, la négativation du phallus en étant exclue parce que la mère a été nécessairement le premier grand Autre de la demande. De ce fait, le rapport d'une fille à sa mère reste toujours contaminé par la question de la satisfaction de la jouissance maternelle, qu'elle s'y consacre ou qu'elle la refuse. C'est pourquoi la question de ce qu'est une femme ne peut pas s'y poser, elle est

¹³ Toboul, Bernard : *La question « ex »*, séminaire 1997-1998 (inédit)

¹⁴ Freud : *Dora : un cas d'hystérie in Cinq psychanalyses*, P.U.F. p.71

¹⁵ « Lol, frappée d'immobilité, avait regardé s'avancer, comme lui (Richardson) cette grâce abandonnée, ployante, d'oiseau mort. Elle était maigre. Elle devait l'avoir toujours été. Elle avait vêtu cette maigreur d'une robe noire à double fourreau de tulle également noir, très décolletée. Elle se voulait ainsi faite et vêtue, et elle l'était à son souhait, irrévocablement. L'ossature admirable de son corps et de son visage se devinait. Telle qu'elle apparaissait, telle désormais, elle mourrait, avec son corps désiré. », in Duras : *Le ravissement de Lol V. Stein*,

colmatée par la référence maternelle qui ne peut que mettre la féminité en impasse.

Il est tout à fait notable qu'à partir de 1923 et de la reconnaissance du primat du phallus pour les deux sexes, Freud a toujours soutenu que l'accès à la féminité ne peut se faire chez la fille qu'à la condition que, cessant d'être toute captive du désir de la mère et de la jouissance auto-érotique que cela implique, elle devienne capable de s'intéresser à celui du père, ce qui suppose également de renoncer partiellement à une jouissance infantile de type masturbatoire pour laisser advenir un autre rapport à la jouissance, plus spécifiquement féminin. Freud fixait ainsi deux tâches ardues au « devenir femme »¹⁶, celle de devoir changer d'objet - le père, dans l'Œdipe, se substituant, mais toujours imparfaitement, à la mère pour occuper la place de l'Autre - et celle de devoir changer de jouissance, l'accès à une jouissance plus féminine, tout en restant incertaine, étant tributaire du changement d'objet.

C'est pourquoi, pour Freud, tant que la fille n'est pas entrée dans l'Œdipe la question de sa féminité, qu'elle l'accepte ou qu'elle la refuse ne se pose même pas. En effet, l'attachement à la mère détermine la phase phallique de la fille. Au contraire, « dans la situation œdipienne, c'est le père qui est devenu l'objet d'amour de la petite fille, et nous nous attendons à ce que, dans un déroulement normal du développement, elle trouve à partir de l'objet paternel, la voie vers le choix d'objet définitif. La petite fille doit donc, avec le temps, échanger zone érogène et objet, deux choses que le garçon, lui conserve. »¹⁷

Ainsi, il reste tout à fait notable que, pour Freud, le virage de la fille en femme ne peut se faire qu'à en passer par le père. C'est précisément le transfert de la mère au père qui marque le début de la féminité de la fille, la question qu'est-ce qu'une femme ne pouvant s'ouvrir, dès lors, qu'à sortir de l'orbe maternel.

L'Œdipe féminin

¹⁶ C'est pourquoi Freud donnait comme tâche à la psychanalyse non pas de « dire » ce qu'est la femme, « mais d'examiner comment elle le devient ». *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, La féminité, ed. Gallimard 1984, p.156

Mais, à consentir à la métaphore de l'Œdipe, une fille ne trouve pas dans l'opération de substitution que sous-tend le rapport au père la production du signifié nouveau qu'elle attend, celui qui dirait ce qu'est la femme. Pire, l'apparente universalité de la signification phallique ne fait que la renvoyer à l'absence radicale du trait d'identification féminin.

Or, là où le savoir du père échoue à dire ce qu'est la femme, là où une femme est, en tant que femme, laissée en plan par le signifiant phallique, l'expérience montre qu'elle court le risque de se laisser récupérer, rattraper, voire engloutir par la jouissance de l'Autre. En effet, l'Autre qui manque s'imaginarise le plus souvent sous la forme, envahissante, de sa jouissance. Là donc où le père échoue à produire une loi universelle, il expose la fille à un retour de/à la jouissance de la mère phallique, montrant ainsi que la métaphore paternelle ne sépare qu'imparfaitement la fille de cette dernière.

Ainsi, c'est parce que, en tant que femme, une femme n'est *pas-toute* déterminée par la loi phallique du père, qu'elle sera, du même coup, *pas-toute* à l'abri de « folles retrouvailles » avec la jouissance maternelle, lorsqu'au décours des événements de sa vie tels que les ruptures amoureuses, les deuils les échecs professionnels, mais aussi tous les cycles biologiques de la vie d'une femme, elle rencontrera ce point dans la structure où la signification phallique se défait, laissant le sujet sans recours dans un monde sans repère dont les limites et les formes se dissolvent.

Freud, au fur et à mesure de son élaboration de la théorie de la sexualité féminine, sera amené à prendre en compte ce qui, dans la sexualité féminine, résiste à sa théorie de l'Œdipe et fait obstacle à sa généralisation. Cela le conduit, entre 1925 et 1932 à reconnaître et faire valoir le double enracinement de la sexualité féminine :

D'abord, dans un premier amour pour la mère constituée comme premier grand Autre idéalement phallique. Le destin de cet amour est de virer à la haine lorsque la fille découvre que la mère n'a pas le phallus, la condition de l'amour comme celle de l'identification étant liées à la présence du phallus. Cependant, un reste de ce premier attachement ne cesse pas de s'écrire, sous la forme d'une perte /

fixation de jouissance, créant ainsi une sorte de lien indissoluble et ravageant, qui prend, le plus souvent, la coloration de la haine.

Ensuite, dans un amour second pour le père, vers lequel elle transfère sa demande après la découverte de la castration maternelle. Mais, à entrer dans la loi supposée universalisante du Père idéalisé, elle fait l'expérience d'un échec dans la métaphore paternelle à la dire toute. Ce défaut d'un trait qui ne cesse pas de ne pas s'écrire au cœur de l'Œdipe laisse la fille dans une forme de déception / persistance de la demande d'amour.

C'est pourquoi la sortie de l'Œdipe demeure problématique, risquant de plonger la fille dans une revendication infinie d'amoureuse blessée, ou dans un renoncement mortifère qui la fait chuter de la scène phallique, ou encore de la renvoyer à ses premiers amours pour la mère. C'est que, sous l'effet de la déception, la fille quitte ses objets plutôt qu'elle y renonce, ce qui laisse toujours ouverte la possibilité d'un retour à la mère en position d'idéal, à la condition, bien sur, de dénier qu'elle n'est pas plus que le père détentricer du phallus .

Or, la prise en compte des particularités de l'Œdipe féminin a conduit Freud à poser l'existence, chez la femme, d'un courant de libido qui échappe à la loi œdipienne du père, et qui, pour lui, a sa source dans un lien de dépendance originaire, fondé sur un principe d'exclusivité, de la fille à la mère. Dès lors l'Œdipe féminin apparaît comme une sorte de « structure secondaire »¹⁸ qui ne recouvre que partiellement le lien originaire de la fille à la mère et ne parvient jamais à le renvoyer complètement dans les oubliettes d'un passé révolu. « La forte dépendance de la femme vis-à-vis de son père ne fait que recueillir la succession d'un lien à la mère aussi fort et cette phase plus ancienne persiste pendant une période d'une durée inattendue. »¹⁹ Cette reconnaissance tardive, comme le souligne Freud à plusieurs reprises, le conduit à un remaniement théorique de taille puisque c'est l'universalité de l'Œdipe qui est alors remis en cause : « comme cette phase (préœdipienne) permet toutes les fixations et tous les refoulements auxquels nous ramenons l'origine des névroses, il semble

¹⁸ Freud : Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes , in *La vie sexuelle*, P.U.F. p.130

nécessaire de revenir sur l'universalité de la thèse selon laquelle le complexe d'Œdipe est le noyau des névroses. »²⁰

Cependant, à suivre Freud, jamais il ne confond ce reste d'attachement à la mère par lequel une fille peut demeurer fixée à des modes de jouissance autoérotique, parfois très archaïques, avec ce qui serait le propre d'une jouissance féminine. Tout au contraire, il montre clairement qu'il agirait plutôt comme un handicap pour la féminité de la fille : s'il fait remarquer que « le fait que la petite fille se détourne de la mère est un pas très significatif dans la voie du développement de la fille », il avance également que « le passage à l'objet père s'accomplit avec l'aide des tendances passives dans la mesure où celles-ci ont échappé à la catastrophe. La voie du développement de la féminité est maintenant libre pour la fille dans la mesure où il n'est pas gêné par les restes du lien précœdipien à la mère, qui a été surmonté. »²¹

Ces restes, en effets ne peuvent que faire obstacle à la féminité, s'ils plongent leurs racines dans la toute puissance phallique qui caractérise la relation mère/fille. Mais aussi, parce que l'amour originaire pour la mère s'est conclu sur une « catastrophe » pour la fille, celle de la castration maternelle comme nous allons le voir, ces restes appartiennent à un lieu désormais dévasté et dévastateur et ils enferment celle qui aime dans un amour infernal où la relation s'alimente principalement et de la culpabilité du sujet et des reproches et accusations infinis envers cet Autre « préhistorique, inoubliable, que nul n'égalera jamais »²², maintenu de la sorte, tant bien que mal, dans sa toute puissance première.

La clinique avec les femmes et notamment avec les femmes hystériques témoigne largement de cette aliénation terrible que constitue l'amour de la mère phallique dans lequel elles campent, parfois indéfectiblement, se faisant ainsi la proie des effets mortifères et de la loi de désastre que cet amour porte avec lui.

Le ravage de l'Autre : une catastrophe psychique

Freud n'a jamais utilisé le terme de ravage pour qualifier les relations mère/fille. Cependant, au fil de son élaboration de la sexualité féminine, il en est venu à

²⁰ *idem*, p.140

²¹ *idem*, p.151 (c'est moi qui souligne)

..

donner toute son importance au point d'orgue dans lequel culmine cette relation primaire, ce moment de rage, ravageante pour la figure de la mère, qui permet à la fille de quitter le lieu dévasté de la mère pour se tourner vers le père.

Chez Freud, s'il y a ravage, il porte sur le premier objet d'amour de la fille et il a pour conséquence de la sortir de l'espace maternel et de la pousser vers celui du père. C'est bien d'ailleurs ce que nous retrouvons encore aujourd'hui dans la clinique « ordinaire » de l'hystérie.

Cependant, Freud remarquait qu'un reste de ce lien subsiste indéfectiblement au travers de l'Œdipe féminin, dès lors plus ou moins dommageable, plus ou moins ruineux pour l'accès à la féminité de la fille. En effet, si l'amour de la mère a pour premier effet d'érogéniser le corps de son enfant, l'emprise de la mère sur les pulsions sexuelles de la fille représente toujours une véritable « catastrophe »²³ pour la féminité de celle-ci.

C'est ce qui le conduit, dans son texte de 1931, *Sur la sexualité féminine*, à faire une remarque clinique et théorique qui éclaire l'hystérie sous un angle nouveau : « Je soupçonne qu'il y a une relation particulièrement étroite entre la phase du lien à la mère et l'étiologie de l'hystérie, ce qui n'a rien de surprenant si l'on considère que l'une et l'autre appartiennent aux caractères particuliers de la féminité. Je soupçonne aussi, de plus, que l'on trouve dans cette dépendance vis-à-vis de la mère le germe de la paranoïa ultérieure de la femme...angoisse d'être assassinée (dévorée?) par la mère... Nous sommes portés à affirmer que cette angoisse correspond à une hostilité envers la mère. »²⁴

Nous trouvons dans cette citation un rapprochement entre l'hystérie et le lien originaire de la fille à la mère qui peut paraître surprenant sous la plume de Freud et se trouve bien souvent oublié de la part des psychanalystes tant on a pris l'habitude de considérer l'hystérique exclusivement dans son rapport à l'amour du père et au fantasme de séduction qui le sous-tend.

Faut-il y voir une remise en cause de toute la théorie freudienne de la névrose hystérique ?

²³ Freud : *La Sexualité féminine*, in *La Vie Sexuelle*, Paris, P.U.F. p.151

Rappelons-nous à ce propos que Freud a posé, dès sa première théorie des névroses la constitution d'un sujet comme défense contre l'angoisse d'une première expérience de jouissance passive qui envahit le corps du sujet, à la façon « d'un corps étranger », en excès pour l'hystérique. Or, le mode de défense hystérique consiste à donner, grâce au procès de symbolisation qu'est le refoulement, un sens sexuel traumatique à ce qui était de l'ordre d'un « vécu » psychique hors sens. L'hystérique noue son rapport à l'Autre dans une scène où c'est le père qu'elle charge de tout le poids du désir, et cette fiction devient dès lors « la signification absolue du sujet »²⁵, sa vérité, le réel dont elle ne peut que pâtir²⁶. On voit ici exemplairement comment, grâce à un « *savoir-faire-fiction* », un réel est produit dans sa fonction de cause première.

C'est pourquoi Freud, un peu plus loin dans le même texte, apporte la précision suivante : « si dans les fantasmes des années ultérieures, le père apparaît régulièrement comme le séducteur sexuel, la responsabilité en revient, selon moi, à la mère qui ne peut éviter d'ouvrir la phase phallique de l'enfant. Avec le fait de se détourner de la mère, l'entrée dans la vie sexuelle a été aussi inscrite au compte du père. »²⁷

La castration de l'Autre et l'altérité du corps

Quelle est donc, pour Freud, l'expérience féminine spécifique qui se fait dans le rapport à la mère pour favoriser l'hystérie de la fille ?

Lorsque Freud a découvert les mécanismes qui règlent la sexualité des femmes, il a d'abord distingué le rapport qu'elles entretiennent avec la castration de celui des hommes. Alors qu'elle pèse comme un menace sur la vie sexuelle du garçon, la fille, elle l'expérimenterait, selon lui « comme un fait déjà accompli »²⁸

²⁵ C'est pourquoi Lacan en parle en terme de « fixation », à la fois fiction et fixation pour la jouissance. Freud utilise l'expression de « symbolisation immuable ». Pour lui, c'est le caractère immuable de cette symbolisation rend la défense hystérique pathogène (à la source des symptômes). Esquisse d'une psychologie scientifique, in *La naissance de la psychanalyse*, P.U.F. 1956 p. 362

²⁶ « Il n'existe dans l'inconscient aucun « indice de réalité » de telle sorte qu'il est impossible de distinguer l'une de l'autre la vérité et la fiction investie d'affect. » Lettre à Fliess du 21.9.97, in *La naissance de la psychanalyse*, P.U.F., 1956, p.70

²⁷ Freud : La Sexualité féminine, in *La Vie Sexuelle*, Paris, P.U.F. p.150

Deux ans plus tard, il pose que cette expérience est première dans la vie sexuelle de la petite fille, qu'elle met un terme à la phase dite « pré-œdipienne » et pousse la fille dans une quête absolue du phallus qui la fait se tourner vers le père. C'est que la fille, confrontée à la différence des sexes, ne tergiverse pas : « D'emblée, elle a jugé et décidé, dit Freud. Elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir »²⁹

Freud en conclut à l'envie du pénis de la fille, terme qui a tant meurtri les féministes et qui a été largement utilisé par les dénigreur de tout genre de la psychanalyse pour invalider la théorie freudienne dans son ensemble.

Laissons de côté ce débat qui revient à jeter l'enfant avec l'eau du bain, pour cerner de plus près les conséquences subjectives de cette expérience de castration telle que la fille la rencontre.

L'irruption de la différence des sexes dans un monde jusque là idéalement phallique de l'enfance laisse le sujet qui « sait » qu'il est une fille en manque d'identité dans le même temps où il est confronté au manque dans l'Autre. On pourrait dire que l'irruption de la différence des sexes dans le monde prive la fille d'une existence jusque là fondée sur l'identité sexuée et sur la garantie d'un Autre idéalement phallique et digne d'amour.

Freud insiste à plusieurs reprises sur les exigences de l'amour dit « préœdipien » : « il réclame l'exclusivité et ne se contente pas de fragment » dit-il³⁰ C'est dire que c'est un amour du même, qui ne laisse pas de place ni pour la médiation d'un tiers, ni pour quelque altérité que ce soit. Par ailleurs, son ressort étant l'identification au phallus imaginaire de la mère, il est du registre du tout ou rien.

« Il a un second caractère, précise Freud : c'est un amour proprement sans but, incapable d'une pleine satisfaction et pour cette raison il est essentiellement condamné à se terminer par une déception et à faire place à une attitude hostile »³¹

Freud fait ici état d'une impossible complétude qui montre que la privation est déjà inscrite au cœur même de la relation au premier grand Autre de la

²⁹ Freud : Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes , in *La vie sexuelle*, P.U.F. p.127

³⁰ Freud : La Sexualité féminine, in *La Vie Sexuelle*, Paris, P.U.F. p.144

demande dans lequel le sujet aliène son désir, cet Autre dit par lui à jamais inoubliable et inégalable, comme je l'ai déjà souligné.

Ce premier grand Autre est inoubliable en cela même que ce sont les signifiants de son désir qui nous entrent dans le corps et, ce faisant, l'érogénéise, c'est-à-dire le découpent en zones pulsionnelles. C'est pourquoi Lacan a écrit d'abord la pulsion comme « trésor des signifiants »³² (S <> D), avant de la définir, dans les années 70 comme « l'écho d'un dire dans le corps »³³.

La thèse d'une mère comme première séductrice de l'enfant, soit-il garçon ou fille, est largement accréditée par l'œuvre de Freud, des *Trois essais sur la théorie sexuelle* à l'*Abrégé de psychanalyse*³⁴, en passant par ses élaborations sur la sexualité féminine.

Remarquons alors que l'érogénéisation du corps par les signifiants de l'Autre, si elle n'est pas limitée par les noms du père, est infinie. Elle parasite le corps tout aussi bien. Elle parasite le corps d'une jouissance transitive en cela même qu'elle n'est attribuable ni au sujet ni à l'Autre mais qu'elle est induite par le passage direct et tout à fait persécutant pour le sujet d'une position à une autre. La notion de jouissance de l'Autre promue par Lacan prend ici tout son sens du fait de l'équivoque permise par la préposition « de ». Il y a une équivoque entre la jouissance que le sujet pourrait prendre du corps de l'Autre et celle que l'Autre pourrait prendre du corps du sujet qui est corrélative de l'identification au phallus imaginaire de la mère. C'est dans cette équivoque que gît l'illusion que la fille et la mère pourrait avoir quelque chose en commun, d'indissolublement lié entre elles par le corps, ravageant pour la subjectivité tant de la fille que de la mère.

Le noyau du ravage semble donc constitué par une fixation du sujet à un reste de cette modalité de la jouissance comme jouissance de l'Autre aussi longtemps qu'il peut se réactiver, c'est-à-dire aussi longtemps qu'une femme

³² Lacan : *Subversion du sujet et dialectique du désir* in *Ecrits*, ed. Seuil Paris 1966, p.817

³³ Lacan : *Le séminaire Livre XXIII le sinthome*, séance du 18 novembre 1975, in *Ornicar?* n°6

³⁴ « La mère ne se contente pas de nourrir, elle soigne l'enfant et éveille ainsi en lui maintes sensations physiques agréables ou désagréables. Grâce aux soins qu'elle lui prodigue, elle devient sa première séductrice. Elle acquiert ainsi une importance unique, incomparable, inaltérable et permanente et devient pour les deux sexes

n'aura pas destitué l'Autre maternel de sa position d'idéal et sera aliénée à sa demande.

Voilà pourquoi, dans la rupture des semblants, lorsque les noms du père se dénouent, ce qui faisait point de repère se défaisant, plus rien ne fait alors barrage au ravage. Il peut dès lors arriver que la jouissance de l'Autre fasse retour dans le sujet comme jouissance déchaînée, jouissance dans le corps qui le submerge et le menace d'engloutissement. Cela donne parfois à l'hystérique une allure psychotique qui met à mal l'analyste, lorsqu'on assiste à l'irruption d'un petit épisode délirant, comme par exemple, celui d'être empoisonnée ou possédée par la mère, avec les risques d'internement et de psychiatrisation que cela entraîne. Il s'agit alors pour le psychanalyste d'être vigilant et de ne pas céder sur le diagnostic. On mesure ici toute la vacuité du terme de « *border line* » qui ne permet justement pas de trancher. Car ce qui est rencontré ici n'est autre que le versant paranoïaque de l'hystérie féminine évoqué par Freud dans la citation donnée précédemment.

Tout aussi spectaculairement, dans ces moments où les noms du père sont dénoués, on peut assister à l'irruption de phénomènes psychosomatiques qui conduisent parfois l'hystérique à demander une analyse lorsqu'elle a épuisé toutes les ressources de la médecine.

La haine de la mère castrée

Freud, dans ses différents textes, n'a cessé de souligner que ce qui fait le fonds de la persistance de la relation de la fille à la mère n'est pas l'amour mais la haine, au point qu'il pensait que, le premier mari ne pouvant qu'hériter de cette discorde inguérissable, cela mettait les premiers mariages en péril.

Il précise également que cette haine « n'est pas une conséquence de la rivalité œdipienne ; elle provient, au contraire, de la phase précédente, dit-il, et n'a été que renforcée et exploitée dans la situation suivante. »³⁵

Ce n'est que dans sa conférence de 1932, sur *La féminité*, que Freud en vient à poser la raison structurale de cette haine de la fille pour la mère. « L'attachement à la mère se termine en haine. Une telle haine peut devenir très

frappante et persister toute la vie ; elle peut être, par la suite, soigneusement compensée ; en général une partie en est surmonté, une autre partie subsiste. »³⁶

Quel est donc le motif d'un tel retournement de la petite fille?

Pour répondre à cette question, Freud dresse d'abord patiemment le catalogue des motifs de plaintes - des frustrations de toutes sortes - qu'une fille peut raisonnablement adresser à sa mère, pour conclure finalement que tout cela est secondaire et reconstruit dans l'après-coup de l'Œdipe. Car, la seule raison, la cause spécifique de ce revirement c'est que la fille puisse découvrir que la mère est castrée, qu'elle est, comme elle, privée du phallus qu'elle lui supposait.

Pour Freud, il n'y a pas d'autre motif à cette haine que celui de la castration maternelle, la condition de l'amour et de possibilité d'identification étant liée à la présence du phallus.

« Son amour s'était adressé à la mère phallique : avec la découverte que la mère est châtrée, il lui devient possible de la laisser tomber comme objet d'amour, de sorte que les motifs d'hostilité accumulés depuis longtemps, prennent le dessus »³⁷

Ainsi, retenons que ce n'est pas que la mère ait pu frustrer la fille d'une façon ou d'une autre qui importe dans cette rupture et qui la motive, c'est la privation du phallus comme telle, qu'il soit perdu pour la mère. Avec la castration maternelle, c'est, en effet, le phallus comme Grand Phi (Φ) qui se perd. Le phallus n'ex-siste que marqué du signe moins de la castration (-).

Que l'Autre soit castré, dévoilant que le phallus n'est qu'un leurre, voire ici un postiche, confronte d'emblée la fille au défaut de l'ordre symbolique, la privant du même coup de toute identification dans un monde où plus rien ne tient, où plus rien n'est vrai. Car avec la castration de l'Autre, c'est l'Autre idéalement phallique qui garantirait la stabilité du monde et l'égalité des être qui disparaît laissant la fille dans l'impossibilité d'en faire le deuil.

Voilà pourquoi il y a la « trahison », pour reprendre le terme qui vient le plus fréquemment dans la bouche de nos patientes lorsqu'elles découvrent que le

³⁶ Freud, *La Féminité*, 33^{ème} conférence d'Introduction à la Psychanalyse, p. 163

support identificatoire que leur mère a pu leur offrir jusque-là n'est qu'un leurre et ne leur a donné une identité qu'au prix d'occulter leur place de femme.

Cette « trahison » de l'Autre, nous la désignons habituellement par le vocable allemand « *Versagung* » que Lacan, dans *le Séminaire le transfert* propose de traduire « perdition ». « Tout ce qui est condition, dit-il, devient perdition »³⁸

De fait, avec cette expérience dans laquelle c'est l'Autre qui « se dédit », c'est la condition même et de l'amour et de l'identification et d'un monde qui ne soit pas fait que d'apparence qui se trouve annulée et marquée du sceau de ce refus de l'Autre. On pourrait dire que cette formule « tout ce qui est condition devient perdition » définit au plus près le moment du ravage comme étant celui de la perte de la catégorie du nécessaire, du « ne cesse pas de s'écrire », pour confronter la fille à l'impossible au « ne cesse pas de ne pas s'écrire ».

Freud a toujours insisté sur la persistance du ravage de l'Autre au cœur même de l'Œdipe, admettant au fil de son élaboration que non seulement l'Œdipe ne peut réussir à le résorber mais surtout qu'il ne peut que le reconduire, l'opération métaphorique paternelle, en ne donnant pas à la fille le signifié nouveau qu'elle attend, ne faisant, *in fine*, que la renvoyer au manque dans l'Autre qui est, lui, inscrit dans la structure.

L'Œdipe laisserait ainsi toujours la fille quelque peu démunie face au ravage de l'Autre. Et, pour Freud, il ne réussit jamais à barrer définitivement le retour de cette figure de mère très particulière qui, bien qu'elle n'existe pas, n'en constitue pas moins pour une femme, une dépendance inoubliable contre laquelle il faut sans cesse édifier des barrages - certains symptômes, les relations amoureuses parfois prennent cette fonction - toujours provisoires.

Le ravage de la féminité

Lacan, prenant acte à la suite de Freud de la radicale dysharmonie qui fait le fonds de la relation mère-fille, en est venu, dans les années 70, à la désigner du terme de « ravage »

Il va utiliser cette expression, d'abord en 1972, dans *L'étourdit*, écrit dans lequel il introduit ses fameuses formules de la sexuation, qui écrivent, à partir de la fonction

phallique commune aux deux sexes, deux modes de s'y rapporter relevant de logiques différentes qui définiront la position homme et la position femme dans leur relation au sexe.

Le terme de ravage vient qualifier le reste de dépendance auquel une femme peut être assujettie avec ce qui perdure de son lien originel avec la mère jusqu'au travers de l'Œdipe.

Cependant, il faut souligner que, dans ce contexte d'invention lacanienne, ce terme rend compte, non pas tant d'un ratage symptomatique de la relation mère/fille, que d'un effet de ce qu'une femme n'est *pas-toute* inscrite dans la fonction phallique, puisqu'elle a aussi rapport, en tant qu'elle est femme, à S(A).

Le ravage est donc lié à ce dédoublement entre sens et absence qui la fait *pas-toute* sujet de la castration, avec, pour conséquence, que son inscription dans la fonction phallique relèvera de la contingence et « ne permettra aucune universalité »³⁹.

A ce titre, le ravage est un effet de la structure sur la *pas-toute* du fait du rapport direct au défaut de fondement de l'ordre symbolique que cette position implique.

Poser le problème de cette façon entraîne une implication clinique immédiate : le lien d'une fille à sa mère n'est pas à restaurer dans une cure et celle-ci n'a pas pour but de « réparer » les maux dus à une mère frustrante, castratrice, possessive, voire même destructrice en se faisant soi-même une « bonne mère ». Il faut même ajouter que toute analyse dont la visée est de restaurer la qualité de ce lien au nom de ce qu'il est dit « originel » s'appuie sur un déni de la structure tout en assignant à une femme le devoir de rester fille. L'accès à la féminité ne peut qu'être barré lorsqu'une femme est fixée dans une problématique qui n'a que la mère comme horizon. Et il importe de souligner les effets surmoïques persécutants, ou les effets de dépersonnalisation, ou les passages à l'acte violents, parfois alternativement les deux, qui se produisent dans les cures conduites « au nom de la bonne mère ». On constate qu'elles n'obtiennent comme résultat que le renforcement du versant du ravage. On pourrait dire que cela revient à vouloir amarrer une femme aux sables mouvants et capricieux de l'ineffable et de l'irrationnel du « continent noir ». C'est le versant paranoïaque de l'hystérie féminine qui s'en trouve du même coup

renforcé, ce que Freud avait déjà mis en évidence, comme on l'a vu précédemment.

Le terme de « ravage » est inusité dans le champ de la psychanalyse jusque dans cette années 1972 où Lacan l'élève au statut de quasi concept analytique. Il est, par contre, un terme de la langue courante qui vient du verbe « ravir » dont l'étymologie latine « *rapere* » signifie « enlever de force », mais qui, au sens figuré, devient « transporter d'admiration, de joie ». Le Littré donne comme définition : « dégât fait avec violence et rapidité ». Mais aussi « destruction par quelque chose qui se propage comme un flot impétueux ». Au XIème siècle, « flot impétueux » et ravage étaient équivalents. On peut donc décliner différentes figures du ravage à partir de l'éventail de sens qu'offre le verbe ravir qui vont du ravissement à l'engloutissement en passant par le ravinement, le rapt et la dévastation. Impossible alors de ne pas évoquer l'œuvre de Marguerite Duras, du *Barrage contre le Pacifique* au *Ravissement de Lol V. Stein* auquel Lacan rend un hommage retentissant dans un texte de 1965⁴⁰. Elle avouait écrire à partir de son propre ravage et pour en faire autre chose : « seule l'écriture est plus forte que la mère » a-t-elle pu dire lors d'une interview télévisée⁴¹.

La mère-ravage

Venons-en donc à cette référence Lacanienne de 1972, tirée de *L'étourdit*.

« L'élucubration freudienne du complexe d'Œdipe qui y fait la femme poisson dans l'eau de ce que la castration soit chez elle de départ (Freud *dixit*) contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de subsistance que de son père - ce qui ne va pas avec lui étant second, dans ce ravage. »⁴²

Dans ce passage, Lacan noue l'expérience subjective spécifique qu'il désigne du terme de ravage avec la problématique de la féminité comme relevant du

⁴⁰ Lacan : Hommage fait à Marguerite Duras du ravissement de Lol V. Stein , in Cahiers Renaud-Barrault n°52 Ed. Gallimard, décembre 1965 et Ornicar n°34, Ed. Navarin, Paris, 1985.

⁴¹ A l'émission de Bernard Pivot, *Apostrophe*, du 28.9.1984

pas-tout . C'est en tant qu'elle n'est pas toute inscrite dans la fonction phallique qu'une femme semble attendre plus de subsistance de sa mère que de son père.

Il critique Freud de ne pas s'être aperçu que le féminin comme tel échappe à la loi du phallus et d'avoir fait obligation aux femmes d'en passer par la castration. Car, dit-il « qu'elles puissent s'en passer doit être prévu, ce, pas seulement au M.L.F. »⁴³, dès lors qu'en tant qu'elles sont *pas-toutes*, « elles ont le choix de se poser dans le *x* (la fonction phallique) ou bien de n'en pas être. »⁴⁴

Dans cette logique, il rappelle que l'amour du père, s'il peut apparaître comme « un port »⁴⁵ pour la petite naufragée qu'est la fille après la découverte de la castration maternelle, est un abri plutôt risqué, la fille se portant elle-même caution, en l'occurrence, de l'idéalisation du père et de son savoir. Or, le savoir du père qui se borne à la signification phallique est coupé de la vérité de la jouissance. Preuve en est la douloureuse persistante dans l'Œdipe féminin de la demande que certaines femmes, « la plupart », dit-il, continue à adresser à leur mère, là où elles ont fait l'expérience d'un « défaut à la promesse »⁴⁶ inscrit au cœur même de l'amour œdipien.

Car, lorsque le père imaginaire chute de sa place sans que l'idéal ait été destitué, plus rien ne vient « tenir » l'ordre du monde.

C'est là une limite à la loi humaine de la castration, limite qui ouvre sur un abîme de jouissance comme tel insubjectivable et qui en appelle dès lors à la loi d'un Autre castrateur.

C'est là que Lacan en revient à Freud, pour nous dire qu'un certain nombre de femmes semblent attendre, en tant qu'elles sont femme, « plus de subsistance » de leur mère que de leur père.

Lacan utilise là le terme de « subsistance » dans une double acception : « subsistance » vient du latin « *subsistere* », qui veut dire s'arrêter, rester, durer. De là c'est devenu un mot du langage courant qui, depuis la fin du 17^{ème} siècle, évoque la nourriture, l'ensemble des vivres nécessaire à l'existence. Sont

⁴³ *idem*

⁴⁴ Lacan *Le séminaire livre XX* : Encore, ed . Seuil, Paris, 1975, p.74

⁴⁵ C'est le terme utilisé par Freud pour parler de l'entrée de la fille dans Œdipe, in : La féminité, 33^{ème} conférence d'introduction à la psychanalyse, p.173

évoqués là, et les soins nourriciers et les frustrations engendrées du fait que le rapport à la mère situe inévitablement la fille dans un rapport de dépendance dans lequel c'est le registre de la demande bien plus que celui du désir qui ordonne la pulsion.

Mais, subsister, c'est aussi un terme du langage philosophique qui, à partir du latin ecclésiastique « *subsistencia* », a fini par donner le terme de « substance », dans laquelle est présente l'idée qu'il existerait une sorte d'assise ontologique qui ne pourrait pas faire défaut: c'est donc aussi bien la question de « l'être-féminin », qui est posée avec l'utilisation de ce mot. Lacan y dénonce cette croyance toute féminine que là où le signifiant échoue à « dire » la femme, sa substance réelle pourrait se trouver dans le rapport à la mère. Il évoque ici un penchant féminin courant, l'idée d'une « essence » de la femme, d'une base solide et substantielle pour la féminité dont un rapport avec le corps de la mère pourrait donner l'illusion, voire le vertige d'un corps à corps troublant, alors même qu'il n'y a là qu'un abîme dans lequel se perd le rapport au sexe de la fille.

Il faut rappeler que 1972, c'est, en France, la montée en régime d'un courant particulier du féminisme, dit « essentialiste », qui ne revendique plus l'égalité des sexes, mais la reconnaissance par les hommes et les femmes d'une « nature féminine » qui ne doit rien au phallus ni à la loi du père. Lacan qui avait en analyse un certain nombre de ces théoriciennes leur répond à plusieurs reprises, ici, mais aussi dans le séminaire Encore où il rappelle « qu'il n'y a de femme qu'exclue de la nature des choses qui est la nature des mots »⁴⁷, ou bien encore lorsqu'il soutient qu'il ne faut « point s'étourdir d'une nature anti-phallique (de la femme) dont il n'y a pas trace dans l'inconscient »⁴⁸.

C'est dire que, pour Lacan, cette part de jouissance féminine qui ne tombe pas sous le coup de la castration et qui nous met sur la voie de l'ex-sistence de ce qu'elle est dérobée au signifiant, il n'y a pas à la chercher dans un en deçà de l'Œdipe et encore moins dans un corps à corps d'avant le langage.

⁴⁷ Lacan : *Le séminaire livre XX : Encore*, ed ; Seuil, Paris, 1975, p.68

C'est pourtant, comme on le sait, ce que se sont empressés de théoriser un certain nombre de post-freudiens, en allant chercher en deçà de l'Oedipe les manifestations profondes de la féminité. Lacan, agacé, le dénonce dans *L'Étourdit*, en désignant ces auteurs peu galamment puisqu'il s'agit de femmes, « Horney, dit-il, ou la Deutsch » dont le penchant, quand il s'agit de parler des femmes, est de préférer « la voix du corps » à celle de l'inconscient, « comme si justement ce n'était pas de l'inconscient que le corps prenait voix. » Et il ajoute : « Il est curieux de constater, intacte dans le discours analytique, la démesure qu'il y a entre l'autorité dont les femmes font effet et le légers des solutions dont cet effet se produit. »⁴⁹

Plus récemment, un numéro de la Revue française de psychanalyse, sur les « filiations féminines », se faisait l'écho de ce penchant en publiant un certain nombre d'articles fondés sur l'idée que le corps féminin, dans son vécu « originaire » témoignerait pour un réel de la jouissance féminine dont un corps à corps avec la mère, décrit comme étant tantôt idyllique tantôt monstrueux selon que la mère pourra être reconnue comme « bonne » ou « mauvaise », donnerait le ton. Il est écrit que c'est là « le temps de "vérité" entre mère et fille »⁵⁰, le destin du « devenir femme » de la fille et tout particulièrement de son mode de jouir y étant en quelque sorte inscrits.

Certes, on l'a vu précédemment, la mère est toujours la première séductrice de l'enfant, soit-il fille ou garçon, dans la mesure où les soins, les attouchements auxquels elle se livre sur son enfant son un « excitant » (*Reiz*) pour lui. Or, la pratique clinique révèle amplement que ce que les mères, soit disant en toute bonne foi et même sous couvert d'amour sont capables de faire subir à leur enfant et particulièrement à leur fille est absolument sans limite. L'enfant, en effet, occupe une fonction particulière dans l'économie du désir féminin du fait

⁴⁹ Lacan : *L'étourdit*, in Scilicet, 4, Ed. Seuil, Paris 1973, p.20

⁵⁰ Revue française de psychanalyse, tome LVIII, *Filiations féminines*, p.35. L'auteur de l'article intitulé « les "vraies" mères » nous confie, à la fin de son article, que des *acting out* se produisent dans ses cures au moment précis où elle croit justement en avoir fini avec « l'analyse des relations maternelles ». « L'analyste se trouve alors confronté, lui aussi, à son temps de vérité » avoue-t-elle. Et sans doute en va-t-il ainsi, si l'analyste partage le fantasme de sa patiente, le transfert devenant alors le lieu où peut se réaliser l'imaginaire de « ce temps du corps à corps sensuel mère-fille, vécu dans le plaisir de l'identique,...(avec) une certaine qualité émotionnelle, une certaine durée, une certaine plasticité... ». C'est justement ce que ses patientes exigent d'elle, à sa grande

de l'équivalence imaginaire enfant = phallus. Il est donc, par excellence, l'objet de suppléance pour le désir féminin. Dès lors, à moins de l'interdit de la castration, rien n'empêche une femme d'utiliser son enfant pour sa propre satisfaction. C'est sur ce versant là que « l'instinct maternel »⁵¹ ouvre la voie à tous les excès, à tous les abus qu'il faut alors qualifier de « sexuels », car l'enfant étant un objet bien réel, elle peut jouer avec lui comme un bouchon ou comme un postiche, parfois alternativement les deux, l'enfant ne pouvant que répondre à cette aspiration, et seulement par l'érogénéisation sans limite du corps.

Les femmes en analyse témoignent ainsi, tantôt dans la honte tantôt dans la rage, de pratiques liées à la satisfaction de la jouissance maternelle auxquelles elles ont été soumises dans leur enfance et parfois jusqu'à la pré-puberté, sous couvert de soins et d'hygiène du corps. La rage survient de ce qu'elles réalisent qu'elles ont été « jouies » par leur mère à leur corps défendant/consentant, la honte provenant de leur propre participation à la jouissance prise dans cette relation incestueuse. Il en reste, pour toutes ces femmes, une fixation de jouissance indélébile et privilégiée qui, si elle est refoulée, peut grever lourdement leur vie sexuelle ultérieure. On s'aperçoit que le fantasme de séduction par le père, lorsqu'il peut être, grâce au travail de la cure, déplié dans son énoncé singulier et versé au compte du désir du sujet et non plus du trauma, permet que la zone érogène concernée dans le rapport à la mère soit mise au service de la jouissance sexuelle de la femme au lieu de rester ce handicap que Freud avait repéré. Le fantasme de séduction, en « inscrivant au compte du père l'entrée dans la vie sexuelle (de la fille) », donne sa place à un sujet du désir là où une jouissance illimitée et sans loi de l'Autre maternel le maintenait comme objet, au bord de la disparition. La féminisation du sujet est le prix de cette inscription de l'interdit sur la jouissance de l'Autre. Reste pour la fille la tâche difficile de trouver la voie d'un savoir faire satisfaisant avec cette féminisation liée à la castration, par laquelle elle ne sera pas toute concernée. Cependant, ce n'est qu'à consentir à se servir du père qu'elle pourra

⁵¹ Peut-être devrait-on davantage s'interroger sur ce que l'on désigne sous le vocable « d'instinct maternel » tant valorisé dans le « dressage » social de la féminité, dès lors que bien des femmes qui disent l'éprouver disent aussi qu'elles en retirent une jouissance qui laisse loin derrière celle qu'elles peuvent obtenir dans la relation sexuelle.

vérifier que les noms du père ne sont que des semblants, et franchir la limite au-delà de laquelle « du père on peut s'en passer ».

Ainsi, seul le déni partagé de la castration peut donner cette force extraordinaire à l'aliénation implacable et exclusive que l'on rencontre parfois entre une mère et une fille.

C'est pourquoi, il importe ici de bien faire la part des choses et de ne pas confondre ce qui relève de la jouissance de l'Autre, au sens subjectif de l'expression, c'est-à-dire la jouissance que l'Autre est supposée prendre du sujet dont le paradigme est la jouissance psychotique, et l'Autre jouissance c'est-à-dire la jouissance liée à l'Autre sexe, la jouissance féminine comme telle, qui ne se rencontre que dans un au-delà du phallus, à accepter que celui-ci ne soit qu'un semblant, nécessaire toutefois à la jouissance.

Il importe donc également de souligner que le rapport d'une femme à sa mère sera d'autant plus ravageant pour sa subjectivité et ruineux pour sa jouissance qu'elle consentira à y prendre les repères de ce qui l'attend comme femme.

En tant qu'analyste, il faut dire et redire, contrairement à ce qui se colporte, principalement entre femmes, d'un imaginaire du féminin, que rien, si ce n'est le déni de la castration, n'oblige jamais une fille à « se coltiner » le corps de sa mère et encore moins à en faire l'enseigne de la féminité. Dora l'avait bien compris, elle qui méprisait souverainement la jouissance « ménagère » de sa mère, et préférait en passer par l'objet du désir de son père pour en apprendre un peu plus sur le mystère de la femme. Les hystériques d'aujourd'hui n'ont pas toujours la chance d'avoir sous la main un père dont le désir puisse, un temps, leur servir de fil conducteur sur le chemin de leur féminité. Avec les familles monoparentales de plus en plus nombreuses, elles n'ont souvent que le modèle maternel pour se repérer dans le monde. A charge pour le/la psychanalyste qui entend leur souffrance de ne pas les y enfermer.

A pousser une femme du côté du ravage, elle n'y rencontrera que l'obscénité de la jouissance maternelle qui ne peut rien dire de la femme qu'est aussi la mère. A ce titre, il n'y a pas de « pratique du ravage »⁵² dans la cure.

⁵² C'est là un point de désaccord important avec Marie-Madeleine Lessana-(Chatel) . Dans deux de ses livres remarquables à plus d'un titre, *Malaise dans la procréation* et plus récemment *Entre mère et fille : un ravage*, elle laisse entendre que la « pratique du ravage » serait le seul mode de renoncement « à un espoir d'harmonie et de

Il est remarquable d'ailleurs que dans les cures, lorsque qu'une patiente vient nous parler de sa féminité, c'est pour la distinguer de celle de sa mère. Il s'agit de ne surtout pas lui ressembler au point parfois de refuser les traits qu'elle a hérités d'elle comme autant d'obstacle à sa propre féminité, comme si elle savait de toujours l'impasse encourue à « se » retrouver en la mère ou, pire, à retrouver cette dernière en soi. Il faut donc souligner la violence faite à la féminité d'une femme lorsque l'analyste confond dans son fantasme la femme et la mère et ne sait que rabattre la question posée sur un corps à corps avec la mère, qui maintient la patiente dans les rets du ravage.

C'est seulement à se séparer d'elle, à accepter de lui être infidèle - ce qui ne peut se faire qu'à consentir à « se servir » du père pour ce qu'il est symboliquement, un semblant - qu'une femme, rencontrant l'absence du trait d'identification féminine, pourra faire l'expérience d'avoir à inventer sa propre façon d'être femme.

Or il existe une inflation de cette confusion dans les publications psychanalytiques, lorsqu'il y est soutenu par exemple qu'il existerait une transmission de la féminité de la mère à la fille, sous prétexte qu'elles sont de même sexe. Cette illusion est sans aucun doute favorisée aujourd'hui dans nos sociétés occidentales modernes dans lesquelles le patriarcat traditionnel n'a plus cours tandis que les femmes ont su, à des degrés variables et en plus ou moins grand nombre saisir les nouvelles possibilités qu'elle ont conquises dans le champ du social et dans le partage de la jouissance. Car, il y a sûrement quelque chose de difficile à accepter pour les femmes modernes d'aujourd'hui, alors même qu'elles ont si bien su faire tomber les barrières qui jusque là les limitaient dans leur réalisations, qu'il y a une limite à ce qu'elles peuvent « réaliser ». Cette limite c'est précisément celle de la transmission de la féminité. Une femme ne peut pas transmettre à sa fille, pas plus qu'aux autres femmes, ce qu'est la femme. Elle ne peut pas transmettre la féminité parce que elle ne peut pas faire exister la femme. Au mieux, peut-elle indiquer à sa fille, si elle accepte d'être sujet du manque, que la référence symbolique qu'elle ne

Malaise dans la procréation, p.60-61. Dans son dernier livre, elle fait du ravage, une épreuve structurante de la féminité, dont la pratique serait nécessaire en cela même qu'elle aboutirait selon elle à un « acte qui « fasse la peau » à l'image éblouissante qui persécute » p.12 Mais ce fantasme d'un « faire la peau » qu'elle tire

peut lui donner, elle peut la chercher du côté du père, ce qui laisse ouverte la voie du désir sans présager pour autant des choix d'objets et de jouissance de la fille.

A contrario, chaque fois qu'une mère usera de sa fille pour donner consistance à un être-femme, elle lui rendra plus difficile encore la tâche ardue d'oser lui être infidèle pour s'avancer, sans modèle, sur le chemin de sa propre féminité.

C'est pourquoi, chaque fois qu'il est question de la mère dans une cure de femme, c'est une position éthique pour le psychanalyste de bien soutenir cette disjonction entre la mère et la femme, si on ne veut pas en remettre du côté du ravage.

Cliniquement, celui-ci peut prendre des formes spécifiques dans chaque cas, non maîtrisables et énigmatiques pour le sujet qui s'en fait la proie. J'évoquerai les vagues de désespoir de cette jeune fille qui l'envahissaient soudain en apparence sans raison et qui ont fini par la laisser hébétée, tout au fond d'une « dépression » dont elle ne parvenait plus à sortir et qu'une mère entretenait assidûment avec l'aide d'un médecin à coup de « pilule du bonheur ». Pour une autre, c'était à l'occasion d'une grossesse, le sentiment quasi délirant qu'une chose venue d'un autre monde envahissait son corps pendant son sommeil, la menaçant de désintégration. Pour celle-là, c'est l'irruption répétée et non maîtrisable d'une bouffée de haine contre sa propre fille, d'une violence extrême et sans cause apparente, mais qui lui fait craindre le pire et la laisse terrassée, comme un sac vide après son passage. Pour une autre encore, c'est un oedème de Quincke qui la guette chaque soir à l'heure du dîner la poussant inexorablement du côté de l'anorexie.

Parfois, dans une cure d'hystérique, le ravage est au tout premier plan, il se fait « *fixion* », de toujours déjà sue. Il fonctionne alors comme seul matériel pour le travail analytique, mais en résistance au savoir tant la destinée de la patiente semble fixer par une histoire dans laquelle il n'y aurait eu que des femmes, comme une sorte de roman familial qui se transmettrait de génération en génération par les femmes, à l'insu des hommes et principalement des pères,

ainsi démis de toute fonction de transmission. Cette fiction est alors à la fois ce qui ravage la patiente qui s'y soumet, et en même temps ce qui la protège de se faire toute proie de la jouissance qu'elle suppose à cette lignée de femmes toutes puissantes. Seul, le maniement du transfert permet qu'une brèche puisse s'ouvrir, dégageant partiellement l'horizon bouché à des élaborations du savoir inconscient qui peuvent servir à cerner la béance où la jouissance de l'Autre ne demande qu'à faire irruption.

Parfois, c'est un symptôme constitué à l'adolescence pour faire barrage au ravage qu'est devenu le rapport à la mère qui est sur le devant de la scène. Bien des cas d'anorexie des jeunes filles ont ainsi cette fonction. D'autre fois c'est un phénomène psychosomatique tout aussi spectaculaire et tout aussi capable, si il flambe, de mettre la vie de la patiente en danger. D'autre fois encore c'est un symptôme invalidant pour la vie de la patiente, comme pour cette jeune femme qui ne cessait de « tomber », évanouie dans la rue⁵³. Tous ces symptômes fonctionnent soit comme un appel au père, soit comme solution de suppléance pour border le trou ouvert dans le symbolique par l'absence du trait d'identification féminin. C'est pourquoi elles semblent y tenir tant et elles ont raison de ce point de vue. Si l'analyste ne repère pas bien que le symptôme a d'abord ce statut de suppléance, il court le risque de céder à une visée thérapeutique. D'autant plus que le symptôme ne manquera pas, à un moment ou à un autre de la cure, de venir le tyranniser, soit lorsqu'il flambe, tentant de prendre le pas sur le travail analytique, empêchant la patiente de venir régulièrement aux séances, voire même lui faisant courir le risque de l'hospitalisation, soit lorsqu'il cède, puisque cela ne se produit pas sans quelques turbulences qui peuvent aller jusqu'à la survenue d'un petit épisode délirant dès lors que c'est le versant paranoïaque de l'hystérie féminine qui est ici concerné. Chaque fois, c'est le désir de l'analyste qui est mis à mal, avec l'obligation de sortir de sa réserve, d'où l'importance également de ne pas céder sur le diagnostic d'hystérie, ainsi que je le soulignais précédemment.

Cependant, s'il est cliniquement aisément repérable que le rapport mère-fille est le lieu d'un ravage, il est souvent plus difficilement discernable que celui-ci

⁵³ J'ai parlé de ce cas dans un article « Féminisme et féminité : vers une hystérie sans maître ? », paru dans *La*

est un fait de structure tant la pathologie qui peut contaminer ce lien est envahissante⁵⁴. C'est pourquoi il importe de prendre en considération une autre occurrence que Lacan propose du terme de « ravage », celle de l'homme-ravage qui permet peut-être plus aisément de repérer le caractère structural du ravage.

L'homme-ravage

Dans la séance du 17 février 1976 du *Séminaire livre XXIII, Le sinthome*⁵⁵, Lacan, définit la fonction de suppléance du sinthome comme étant celle de structurer le rapport en corrigeant le tracé « là où il y a lapsus du noeud », ce qui supprime l'équivalence des ronds. Il ajoute, « il y a rapport que là où il y a sinthome. C'est du sinthome qu'est supporté l'autre sexe. Je me suis permis de dire que le sinthome est le sexe auquel je n'appartiens pas, c'est-à-dire une femme. Une femme est pour tout homme un sinthome. Pour ce qui est de l'homme pour une femme, il faut trouver un autre nom, puisque le sinthome se caractérise de la non-équivalence. L'homme est pour une femme tout ce qui vous plaira, une affliction, pire qu'un sinthome, un ravage même. »⁵⁶

Dans ce passage, Lacan, avec ces formulations : une femme-sinthome pour l'homme et l'homme-ravage pour une femme distingue radicalement le ravage du sinthome. Si le sinthome est ce qui fait suppléance à ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire⁵⁷, il semble bien à suivre Lacan que, dans la relation sexuelle avec l'homme, pour autant qu'une femme y entrera en tant que *pas-toute*, en tant qu'elle a rapport à S(A) barré et que de ce fait, sa jouissance sera Autre que la

⁵⁴ Il me semble que c'est là l'une des contradictions que présente le dernier livre de Marie-Madeleine Lessana, déjà cité en note. Tout en soutenant le caractère structural du ravage, elle décline ses différentes modalités au travers de six figures de femmes « devenues célèbres, dit-elle, pour avoir souffert de leur mère à la folie » p.15. Or, il s'avère que toutes les mères de ces femmes sont pour le moins pathologiques : narcissiques, captatrices, possessives, jalouses, folles pour certaines, bref toujours largement en excès dans leur volonté d'emprise ou de destruction sur leur fille, si bien que l'on se demande si le ravage ne tient pas avant tout à la pathologie de la mère et la façon dont les filles se sont positionnées par rapport à cette pathologie qu'à un fait de structure. On ne voit d'ailleurs dans tous ces cas aucune issue possible au ravage, excepté peut être pour Madame de Grignan mais seulement dans la mesure où c'est sa mère, Madame de Sévigné, qui renonce partiellement à sa folle passion pour sa fille.

⁵⁵ Publié dans *Ornicar ?* n°3

⁵⁶ *idem*, p. 20

⁵⁷ Pour l'homme, s'il n'a pas accès à L'Autre comme partenaire sexuel, il y supplée par le fantasme dans lequel c'est l'objet qui vient à place de l'Autre. « Toute sa réalisation au rapport sexuel aboutit au fantasme » le quel

jouissance phallique, elle n'y trouvera pas l'union qu'elle attend. La solitude de jouissance, dès lors, dans laquelle le rapport à l'homme la laisse peut prendre ce caractère ravageant dont on a un certain nombre de témoignages cliniques. Après la mère-ravage pour la fille, voici donc l'homme-ravage pour une femme. Freud, déjà en son temps, avait pointé cette dimension de ravage que présente pour la femme, la relation sexuelle avec un homme. Cependant, à chaque fois, il fait de la cause phallique, si chère aux femmes selon lui, le motif principal de leur affliction, laquelle peut virer en « amertume hostile »⁵⁸ envers celui qui leur a « pris » leur hymen, amertume dont il nous dit qu'il ne faut jamais négliger l'impact dans les rapports entre les sexes. Le tabou de la virginité que l'on trouve si souvent dans « la vie sexuelle des peuples primitifs » en témoignerait. Quelques années plus tard, ce n'est plus tant la « blessure narcissique »⁵⁹ ressentie lors du premier rapport sexuel que la revendication phallique si orageuse dans la relation mère fille qui vient contaminer la première relation amoureuse avec un homme. Ainsi, le premier mari ne ferait bien souvent qu'hériter de la mauvaise relation de la fille avec sa mère. En effet, lorsque « le mariage a été conclu au plus fort de l'amour », il ne serait pas à l'abri des désenchantements et déceptions de toutes sortes, de la même façon que l'a été le premier amour de la fille pour la mère. Et Freud de conclure « qu'il est de règle que les seconds mariages soient bien meilleurs. »⁶⁰ Est-ce le noyau du ravage maternel qui serait alors à chaque fois réactivé chez la femme, toute passion amoureuse ne faisant dès lors que répéter la relation de la fille à la mère ? Ou bien n'y a-t-il pas en propre quelque chose de ravageant pour une femme dans sa relation à l'homme aimé pour la jouissance sexuelle ?

A suivre une petite remarque clinique de 1918, on ouvre tout un pan de la psychologie féminine de la vie amoureuse souvent négligée par les psychanalystes qui préfèrent généralement le verser au compte de l'insatisfaction névrotique de la femme hystérique. Freud remarque que, sous les auspices du mariage, « l'attente et l'accomplissement ne concordent pas » lors du coït. Et il ajoute : « La femme ne retrouve sa faculté de tendresse que

⁵⁸ Freud : Le tabou de la virginité, 3^{ème} contribution à la psychologie de la vie amoureuse, in *La vie sexuelle*, p.77

⁵⁹ *idem*, p.74

⁶⁰

dans une liaison qui n'est pas permise et qui doit rester secrète, la seule où elle soit certaine d'agir de sa propre volonté, sans avoir subi d'influences. »⁶¹

Freud fait ainsi état d'une disjonction difficile à résoudre pour une femme entre l'homme qui donne le nom, le mari et celui qui donne le sexe pour que s'éprouve la jouissance, l'amant. S'il y a cette douloureuse exigence des femmes qu'un seul homme supporte ces deux fonctions, n'est ce pas parce qu'elles sont en elles même parfaitement antinomiques ?⁶² En effet, si une femme fait le choix du nom, de l'identité et de la raison sociale qu'il comporte, cette réalisation phallique se fera toujours au prix de la jouissance féminine. Bien des femmes démontrent au quotidien la satisfaction qu'elles trouvent à être l'épouse d'un homme et la mère de ses enfants... tant que la figure d'un séducteur fantasmatique ou réel ne vient pas troubler la paix conjugale et ouvrir pour elles l'espace du ravage. Comme on le vérifie parfois avec nos patientes hystériques, il suffit aussi que le mari châtré prenne une maîtresse pour qu'il retrouve ainsi sa séduction sexuelle, laquelle ne va pas alors sans ses effets de ravage que l'on ne peut réduire à la jalousie liée à la présentification réelle de l'Autre femme.

Pourquoi le rapport à l'homme aimé dont une femme jouit devrait-il nécessairement entraîner des effets de ravage au-delà des effets d'être qu'elle retire également à se faire l'objet cause de son désir?

Cela tient me semble-t-il à une exigence de la jouissance féminine comme telle, celle d'avoir pour partenaire l'Autre, mais un Autre très particulier puisqu'il s'agit de l'« *hommoinsun* »⁶³ qui n'existe pas, si ce n'est par pure contingence, celle que réalise l'amour, par exemple. Cet *au-moins-un* partenaire de la jouissance féminine n'a pas d'autre existence que celle de ce « réquisit »⁶⁴

⁶¹ Freud : Le tabou de la virginité, 3^{ème} contribution à la psychologie de la vie amoureuse, in *La vie sexuelle*, p.75

⁶² C'est la thèse de Gérard Pommier dans *L'ordre sexuel*, Aubier, 1989 : « Un homme supporte ainsi deux fonctions extrêmes et inconciliables pour la femme qui l'aime... son existence offre une prise à cette discorde, il tient le milieu, et figure cette sorte de trou qui existe entre sexe et nom. » et un peu plus loin : « Le ravage porte désormais le nom d'un homme ; il le supporte. La présence unit silencieusement ce qui est disjoint, ce que tout acte et toute parole désunit et rend à l'incommensurabilité du mort et du vif. » p. 44-47

⁶³ Lacan : L'Étourdit, in *Scilicet 4*, Paris, Le Seuil, 1973, p.35

⁶⁴ Lacan : *Le savoir du psychanalyste*, séance du 3 mars 1972, (inédit) « Il n'y a là qu'un réquisit gratuit, dit Lacan, car c'est *au-moins-un*, rien ne l'impose sinon la chance unique - encore faut-il qu'elle soit jouée - de ce que quelque chose fonctionne sur l'autre versant, mais comme un point idéal, comme possibilité pour tous les hommes d'y atteindre par identification. Il n'y a là qu'une nécessité logique qui ne s'impose qu'au niveau du

féminin auquel il peut arriver que réponde la parole d'un homme saisi dans son désir, par quoi il tendra à s'identifier avec la figure de l'exception. C'est pourquoi, dans l'amour, là où l'homme croit créer la femme, en réalité, dit Lacan, il la met au travail de l'Un, il la met au travail de la suppléance pour qu'*ex-siste* l'*au-moins-un*, ce partenaire nécessaire à la jouissance féminine. Ainsi, dans la relation sexuelle, une femme en tant qu'elle est *pas-toute* « s'Autrepose »⁶⁵ entre sens et absence, entre la fonction phallique dont elle participe à faire exister l'*au-moin-un* comme son partenaire de jouissance, et l'*ab-sens*, cet au-delà du sens « qui n'en est pas moins jouissance d'être *jouis-absence* »⁶⁶ qu'elle rencontrera à ce que « l'*au-moins-un* qui est son partenaire dans l'amour, y renonce pour elle. »⁶⁷

On peut faire ici une ligne de partage entre la sommation de l'hystérique - « y en a-t-il un ou pas ? »⁶⁸, qui ne vaut que pour ce qu'elle dénonce, qu'il n'y aura jamais un homme à la hauteur de l'exception, par quoi elle alimente l'insatisfaction dont elle peut jouir - et le consentement au semblant de la *pas-toute* pour reconnaître en « son » homme celui dont elle veut jouir au-delà de sa castration.

C'est bien là, en effet, que l'hystérique refuse de prêter à ce qui relève du particulier la valeur de l'universel. Elle préfère se mettre en grève plutôt que de se compromettre à ce que « la jouissance condescende au désir », faisant ainsi le choix de la vérité contre celui de la jouissance. Si la quête hystérique de l'exception peut prendre parfois des formes ravageantes pour la féminité d'une femme c'est parce qu'elle ne peut que répéter/vérifier inlassablement l'échec à trouver celui qui conviendrait à la jouissance de La femme. N'y a-t-il pas, en effet, ravage, si, alors même que la femme, dans la relation sexuelle doit supporter tout le poids de l'*hétéros*, il s'avère que le désir de l'homme, à la faire objet de sa jouissance, ne sait mesurer cet objet qu'à l'aune phallique, pire, si ce désir l'inscrit, comme objet dans la dialectique de l'échange phallique ? Car, alors surgira au cœur de la relation à l'homme aimé, parfois, souvent, le

⁶⁵ Lacan : *Le séminaire Livre XIX, ...Ou pire*, séance du 15 mars 1972, (inédit)

⁶⁶ *idem*

⁶⁷ *idem*

⁶⁸

sentiment de « n'être rien pour lui », ou d'être rejetée, comme elle a pu l'être, déjà, par sa mère.

Il n'en demeure pas moins qu'elle se met ainsi à l'abri⁶⁹ d'un autre ravage, celui qu'une femme peut éprouver comme une douleur sans sujet dont elle ne peut rien dire, à se laisser diviser par la jouissance qu'un homme a d'elle, « lui faisant de sa solitude partenaire, tandis que l'union reste au seuil. »⁷⁰

Sans doute fait-elle ainsi la douloureuse épreuve que jamais l'Un et l'Autre ne marcheront la main dans la main, que jamais Achille ne rejoindra la tortue, la faisant ainsi toute à lui. En effet, jamais une femme ne participera toute de l'Un, car en tant qu'elle supporte l'Autre sexe, elle n'y sera qu'à s'en différencier, qu'à produire de l'un-en-moins à l'infini.

Si une femme en tant qu'elle se reconnaît pas-toute déterminée par la fonction phallique peut avoir une jouissance supplémentaire de ce qu'elle a aussi rapport à S(A), elle rencontrera du même coup la limite où toute suppléance échoue dévoilant qu'il n'y a aucun ordre d'existence, où nul partenaire ne répond, où le rapport entre l'homme et la femme ne cesse pas de ne pas s'écrire, où nulle subjectivation ne tient. On peut penser que c'est là la raison structurale du ravage dont les femmes semblent bien plus que les hommes affectées.

⁶⁹ Le manque à être est un mode d'existence possible du sujet, en cela qu'il fait exister l'Autre de l'Amour.

⁷⁰ Lacan : *L'Étourdit*, in *Scilicet 4*, Paris, Le Seuil, 1973, p.23